

**Bernard Lahire**

*École normale supérieure lettres et sciences humaines*

## **SOCIOLOGIE, PSYCHOLOGIE ET SOCIOLOGIE PSYCHOLOGIQUE**

Où commencent et où s'arrêtent les domaines respectifs du sociologue et du psychologue? Durkheim se montre-t-il impérialiste lorsqu'il écrit que «la psychologie est destinée à se renouveler en partie» sous l'influence de la recherche sociologique ou lorsqu'il affirme que «toute la sociologie est une psychologie», au risque de brouiller les frontières disciplinaires? En fait, l'évolution des perceptions concernant ce qui est sociologique et ce qui ne l'est pas soulève le délicat problème de la définition du «social». Cet article défend l'idée selon laquelle, pour gagner en autonomie scientifique et accroître son champ d'intelligibilité, la sociologie doit accepter la diversité des échelles d'observation et intégrer à la liste des variations de comportements sociologiquement étudiables les variations inter-individuelles et intra-individuelles des comportements laissées jusque-là à la psychologie.

### **La sociologie comme psychologie collective**

Émile Durkheim écrivait en 1900 que «la psychologie [...] est destinée à se renouveler en partie» sous l'influence de la recherche sociologique, «car si les phénomènes sociaux pénètrent l'individu de l'extérieur, il y a tout un domaine de la conscience individuelle qui dépend en partie de causes sociales dont la psychologie ne peut faire abstraction sans devenir inintelligible» (Durkheim, 1975, note 5, p. 35). Puis, en 1908, il affirmait que «toute la sociologie est une psychologie, mais une psychologie *sui generis*» et que «cette psychologie est destinée [...] à renouveler bien des problèmes que se pose présentement

la psychologie purement individuelle et même, par contrecoup, la théorie de la connaissance.» (*Ibid.*, p. 61). La sociologie, au fond, «aboutit elle-même à une psychologie», mais à une psychologie que Durkheim juge (en 1909) «plus concrète et complexe que celle que font les purs psychologues» (*Ibid.*, p. 185) de son époque. Où commencent et où s'arrêtent les domaines respectifs du sociologue et du psychologue ? Durkheim se montre-t-il impérialiste en intervenant de la sorte, au risque de brouiller les frontières disciplinaires ?

Il ne faudrait en tout cas pas déduire de cette présentation chronologique une montée en puissance de l'audace du sociologue corrélative à une institutionnalisation progressive de sa discipline. En 1885, alors qu'il n'a encore que 27 ans, le jeune Durkheim peut écrire, dans un compte-rendu pour la *Revue philosophique* d'un ouvrage (*Grundriss der Sociologie*) du sociologue allemand Ludwig Gumplowicz, que la société ne peut se comprendre comme un tout homogène qui déterminerait de l'extérieur les comportements individuels. En lisant ce compte-rendu, on ne peut s'empêcher de penser, d'une part, que Durkheim y développe des arguments critiques qui pourraient s'adresser à une partie de sa propre évolution scientifique future et, d'autre part, qu'il n'a cessé d'hésiter tout au long de son parcours sur la question des rapports individu/société, psychologie/sociologie, etc. : «On nous présente les sociétés comme des forces, simples et indivisibles, qui mènent et poussent violemment devant elles les individus dont elles sont composées. Mais n'est-ce pas admettre je ne sais quel principe social, fort analogue au principe vital d'autrefois, quoique moins scientifique encore ? [...] Sans doute une société est un être, une personne. Mais cet être n'a rien de métaphysique. Ce n'est pas une substance plus ou moins transcendante ; c'est un tout composé de parties. [...] Mais, dit-on, l'individu est un effet, non une cause ; c'est une goutte d'eau dans l'océan ; il n'agit pas, il est agi et c'est le milieu social qui le mène. Mais de quoi ce milieu est-il fait, sinon d'individus ? Ainsi nous sommes à la fois agents et patients, et chacun de nous contribue à former ce courant irrésistible qui l'entraîne. [...] *L'étude des phénomènes sociologiques-psychiques n'est donc pas une simple annexe de la sociologie ; c'en est la substance même.* Si les guerres, les invasions, les luttes des classes ont une influence sur le développement des sociétés, c'est à condition d'agir d'abord sur les consciences individuelles. C'est par elles que tout passe, et c'est d'elles en définitive que tout émane. Le tout ne peut changer que si les parties changent, et dans la même mesure.» (Durkheim, 1975, p. 351-352. *Souligné par moi*).

En fait, ces quelques morceaux choisis tirés de l'œuvre de Durkheim à propos soit du caractère psychologique de toute sociologie, soit des effets de renouvellement que les travaux de la sociologie ne peuvent manquer de produire sur la psychologie, résument bien les rapports étroits que ces deux disciplines ont entretenus durant cette grande période fondatrice de la sociologie française. Certes, Durkheim et ses collaborateurs portent un jugement très négatif sur certaines démarches psychologiques qu'ils perçoivent – à juste titre – comme des réductions naturalistes du comportement humain (psychophysiologie, psychologie raciale, psychologie des peuples, etc.). Mais les caricatures scolaires de l'approche durkheimienne des faits sociaux – **purement objectiviste, traitant les faits comme de «simples» choses, préférant les corrélations statistiques entre variables à la prise en compte des individus et de leurs représentations**, etc. – finiraient par nous faire oublier que Durkheim et les durkheimiens (Mauss, Halbwachs<sup>1</sup>, etc.) n'ont cessé de parler de la (leur) sociologie comme d'une psychologie

collective<sup>2</sup>. C'est aussi, entre autres, sous l'intitulé «psychologie collective» que les animateurs de *L'Année sociologique* ont recensé les ouvrages de «psychologie sociale». La diversité des intitulés de la rubrique consacrée aux comptes-rendus des travaux de psychologie sociale est d'ailleurs assez révélatrice de l'hésitation entre deux positions :

– *position de fort cousinage scientifique*; ces recherches relèvent d'une autre discipline, la psychologie, mais intéressent au plus haut point la sociologie : «Psychologie des groupes», «Psychologie sociale», «Psychologie collective»;

– *position intégratrice*; ces recherches font partie intégrante de la sociologie : «Sociologie psychologique», «Conditions sociologiques de la connaissance», «Mentalité des groupes», «personnalité collective» (Mucchielli, 1998, p. 321-322).

La frontière entre le domaine de la sociologie et le domaine de la psychologie n'a cessé de faire l'objet de débats et d'être déplacée. Pour ne prendre qu'un exemple emblématique, aujourd'hui canonisé comme sociologue mondialement reconnu, Erving Goffman n'en a pas moins été perçu à ses débuts – vers la fin des années 1950 – comme un chercheur au profil très «psychologie sociale» (Winkin, 1988, p. 87), du fait qu'il s'intéressait à des questions d'interactions inter-individuelles ou de rapports des individus aux situations sociales, et moins aux groupes et à leurs rapports. Pourquoi ce qui peut apparaître à une époque comme relevant de la psychologie sociale peut, à une autre époque, être perçu comme étant au cœur de la discipline sociologique? L'évolution des perceptions concernant ce qui est sociologique et ce qui ne l'est pas soulève le délicat problème de la définition du «social», et plus précisément la question des luttes scientifiques ayant pour enjeu le monopole de la définition légitime du «social».

## **Échelle d'observation et mode de découpage des objets**

Toute définition du social engage une échelle particulière d'observation et un type déterminé de découpage des objets (Lahire, 1996). Classiquement considérés comme des notions pleinement sociologiques (c'est-à-dire désignant des réalités sociales), des termes tels que groupes, classes, catégories, mouvements, courants, institutions, organisations, univers, mondes ou champs impliquent une observation du social à une échelle telle que les individus y apparaissent regroupés, rassemblés, agrégés, et parfois même presque totalement effacés.

Au cours de leur histoire, les sociologues se sont ainsi intéressés à des principes de variation des comportements, des pratiques, des cultures, des représentations, etc., plutôt macro-sociologiques : variations inter-époques, variations inter-civilisations, variations inter-sociétés ou variations inter-groupes (inter-classes ou inter-catégories). Ils ont pu aussi s'occuper des variations intra-groupes/classes/catégories (*e. g.* les différences hommes/femmes dans les différentes classes sociales), mais n'ont que très rarement porté leur attention sur les variations inter-individuelles et intra-

individuelles étudiées dans certains secteurs de la psychologie (comme la psychologie différentielle). Lorsqu'ils ont changé d'échelle d'observation et adopté une focale plus micro-sociologique, ils se sont rapprochés des individus, mais cela ne les a pas conduits vers un plus grand intérêt pour ces derniers. Ce sont davantage les «types d'activité» (Howard Becker) ou les «cadres de l'interaction» (Erving Goffman) qui ont alors été privilégiés.

La tentation est forte chez les chercheurs d'affirmer, de façon tranchée et définitive, quel est le «bon» principe de variation, quelle est l'échelle d'observation la plus pertinente, quel est l'angle de vue le plus juste ou le mode de sélection des objets le plus intéressant. Et c'est d'ailleurs souvent de cette manière qu'ils procèdent dans leurs luttes visant implicitement à s'arroger le monopole de la définition légitime du «social». Pourtant, en changeant d'échelle d'observation et de mode de découpage des objets, on produit des connaissances de nature différente *et* d'égle dignité.

## Sociologie psychologique

La démarche qui guide une grande partie de mes recherches repose sur l'idée selon laquelle le social gagne à être saisi autant à l'échelle des individus qu'à celle des catégories ou des groupes (Lahire, 1995, 1998, 2002 et 2004). Qu'apprend-on et que voit-on du monde social lorsqu'on le regarde le plus systématiquement possible du point de vue de la variation intra-individuelle des comportements? L'idée consistant à se demander ce que font, sentent, croient ou pensent *les mêmes individus dans des domaines ou sous-domaines différents de pratiques* est apparemment simple. Elle ne va pourtant pas de soi en sociologie.

S'il m'a paru nécessaire d'examiner le monde social à l'échelle des individus et de découper les objets de cette façon, c'est parce que je parlais à la fois de l'intérêt pour le type de problèmes-solutions inscrit dans la théorie de l'*habitus* comme théorie de la socialisation et de la pratique (l'intérêt pour le social ou l'histoire à l'état incorporé, sous formes de dispositions à agir, à croire, à sentir, etc.), et de la remise en question – empiriquement fondée – d'un certain nombre d'aspects de cette théorie. Le point principal qui m'a amené à systématiser le changement d'échelle et de point de vue, concerne la question de la transférabilité des dispositions (ou des schèmes) postulée (plutôt que vérifiée empiriquement) par la théorie de l'*habitus* comme «système de dispositions durables et transférables». En regardant le monde social à l'échelle individuelle, on prend vite conscience du fait que les influences socialisatrices qui façonnent les individus sont loin d'être parfaitement cohérentes (ce que l'on présuppose souvent lorsqu'on évoque abstraitement les «classes de conditions d'existence» constitutives des *habitus*), que les individus ont donc rarement des patrimoines de dispositions homogènes, et, enfin, que les dispositions (plus ou moins fortement constituées et plus ou moins hétérogènes) dont ils sont les porteurs ne sont pas systématiquement transférées quel que soit le type de situation dans lequel ils sont amenés à agir.

Cherchant à expliciter et à nommer le type de démarche que je mettais en œuvre, j'ai parlé de «sociologie psychologique» (Lahire, 1998, p. 223-239), sans avoir au départ à l'esprit que Durkheim et

Mauss avaient utilisé à quelques reprises cette expression<sup>3</sup> ou des expressions proches<sup>4</sup>. L'intention principale était pour moi de souligner la légitimité de la question de la variation individuelle des comportements, plus évidente dans une partie de la psychologie que dans le domaine de la sociologie, tout en indiquant que mon projet scientifique ne sortait pas du domaine de la sociologie, qu'il était une réponse logique (inscrite dans un prolongement critique) aux problèmes soulevés par la théorie de l'*habitus* et qu'il n'y avait donc aucune raison de le placer sous le drapeau disciplinaire de la psychologie différentielle, sociale ou autre. En utilisant plus fréquemment depuis l'expression «sociologie à l'échelle individuelle», je m'efforce d'éviter toutes les attentes (déchues) que provoque l'expression «sociologie psychologique». Nul doute cependant qu'une grande partie de ce qui se fait et se pense en psychologie sociale (de manière cependant moins évidente lorsqu'elle est strictement expérimentale) pourrait aujourd'hui être considérée comme légitimement sociologique, et ce, malgré ses rattachements institutionnels à la psychologie. Mais cela est une autre histoire.

## **Inquiétudes disciplinaires**

Tout changement d'échelle d'observation et de mode de découpage des objets, ne peut manquer de déclencher une série de questions et d'inquiétudes. L'«individu» n'est-il pas un terrain réservé aux différentes psychologies (de la psychologie cognitive à la psychanalyse en passant par la psychologie sociale et la psychologie différentielle)? La sociologie ne doit-elle pas exclusivement s'occuper des réalités collectives, c'est-à-dire d'objets où les individus disparaissent en tant qu'êtres socialement singuliers au profit d'agrégats, de groupes, d'organisations, de champs, de cadres d'interactions, etc.? En quoi les variations individuelles pourraient-elles constituer un objet spécifique pour la sociologie?

La seule manière pour le sociologue de répondre à ce genre de questions est de convaincre de la nature sociale de ce qu'il étudie. En l'occurrence, il s'agit de montrer que les réalités individuelles sont socialement produites, et ce, jusqu'en leurs plis les plus singuliers. Il faut, au fond, appliquer à la lettre la formule de Durkheim lorsqu'il définit le point de vue sociologique par le fait d'«expliquer le social par le social», et mettre ainsi en évidence les origines et les causes sociales des variations individuelles des comportements et des attitudes.

C'est très précisément ce que j'ai essayé de montrer dans un travail récent sur les pratiques culturelles des Français (Lahire, 2004) en faisant apparaître que les variations intra-individuelles des comportements culturels sont le produit de l'interaction entre, d'une part, la pluralité des dispositions et des compétences culturelles incorporées (supposant la pluralité des expériences socialisatrices en matière culturelle) et, d'autre part, la diversité des contextes culturels (domaine ou sous-domaine culturel, contextes relationnels ou circonstances de la pratique) dans lesquels les individus ont à faire des choix, pratiquent, consomment, apprécient, etc. L'origine et la logique de telles variations sont donc pleinement sociales.

Mais on pourrait légitimement se demander dans quelle mesure cette sociologie à l'échelle des individus ne participe pas d'une atomisation des objets de recherche et d'une perte d'intérêt pour les phénomènes macro-sociaux. Deux réponses me semblent ici possibles. Pour répondre à ce type d'objection ou de critique, on peut tout d'abord noter le fait qu'étudier le social individualisé en ses cas les plus singuliers – comme l'ont fait, entre autres, le sociologue Norbert Elias (1991) et deux micro-historiens, Giovanni Lévi (1989) et Carlo Ginsburg (1980) – ne détourne aucunement le regard du général, du global ou du macro-social. L'étude de cas particuliers, y compris lorsque les cas en question s'avèrent statistiquement très improbables, peut être conçue et construite comme une contribution à l'étude du général ou du global.

Toutefois, s'arrêter à cette réponse, ce serait accepter de réduire l'étude du monde social à l'échelle individuelle, à l'étude de cas et commettre une grave erreur de compréhension. Car ce qui se manifeste à l'échelle individuelle (à l'échelle des variations intra-individuelles) des comportements culturels, d'une part, est susceptible d'objectivations statistiques et, d'autre part, est directement en rapport avec les structures générales du monde social.

Par exemple, un fait statistique tel que la forte probabilité d'observation, dans toutes les classes sociales, de profils culturels individuels dissonants sous l'angle du degré de légitimité culturelle des pratiques et des préférences culturelles s'explique en grande partie par la structure différenciée de nos sociétés. C'est parce que les individus de nos sociétés sont susceptibles de participer successivement ou simultanément à plusieurs groupes ou institutions, qu'on observe chez eux de plus ou moins grandes variations intra-individuelles de leurs comportements culturels. La variation intra-individuelle des pratiques et des préférences culturelles est donc la trace ou le symptôme, à l'échelle du social incorporé, d'une part, de la pluralité de l'offre culturelle et, d'autre part, de la pluralité des groupes sociaux (des plus *micro* aux plus *macro*), susceptibles de soutenir (supporter) ces différentes offres culturelles, qui composent nos formations sociales hautement différenciées. Elle est le produit de la forte différenciation sociale, et plus précisément de la pluralité des influences socialisatrices, des contextes et des temps de la pratique. *Théoriquement raisonnée*, la saisie des réalités les plus individuelles ne renvoie ni à la singularité irréductible des destinées individuelles, ni à une illusoire liberté de choix d'individus sans attache ni racine (et délestés de tous déterminants sociaux), mais bien au contraire à la structure d'ensemble des sociétés qui les ont engendrées.

Pour gagner en autonomie scientifique et accroître son champ d'intelligibilité, la sociologie doit donc accepter la diversité des échelles d'observation et intégrer à la liste des variations de comportements sociologiquement étudiables les variations inter-individuelles et intra-individuelles des comportements, sans prendre ces changements de points de vue de connaissance pour des transformations de la réalité historique elle-même, et sans abandonner l'étude de la réalité sociale à l'échelle des variations inter-groupes ou inter-sociétés.

NOTES

1. Maurice HALBWACHS a été élu en 1939 au Collège de France sur une chaire intitulée «Psychologie collective».
2. DURKHEIM a écrit que «la psychologie collective, c'est la sociologie tout entière» (Durkheim, 1898). Cf. aussi M. Mauss (1991) et M. Halbwachs (1929, 1938 et 1939).
3. Marcel MAUSS parle indistinctement de «psychologie collective» ou de «sociologie psychologique» (Mauss, 1991, p. 289).
4. DURKHEIM parle de «socio-psychologie» (1991, p. 341).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DURKHEIM, É., «Représentations individuelles et représentations collectives», *Revue de Métaphysique et de Morale*, tome VI, mai 1898.
- DURKHEIM, É., *Textes 1. Éléments d'une théorie sociale*, Paris, Minuit, 1975.
- DURKHEIM, É., *De la division du travail social*, Paris, PUF, Quadrige, (1893), 1991.
- ELIAS, N., *Mozart. Sociologie d'un génie*, Paris, Seuil, 1991.
- GINZBURG, C., *Le Fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 1980.
- HALBWACHS, M., «La psychologie collective d'après Charles Blondel», *Revue critique*, n° 107, 1929, p. 444-456.
- HALBWACHS, M., «La psychologie collective du raisonnement», *Zeitschrift für Sozialforschung*, 1938, p. 357-374.
- HALBWACHS, M., «Conscience individuelle et esprit collectif», *American Journal of Sociology*, vol. 44, 1939, p. 812-822.
- LAHIRE, B., *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Paris, Gallimard/Seuil, Hautes Études, 1995.
- LAHIRE, B., «La variation des contextes en sciences sociales. Remarques épistémologiques», *Annales. Histoire, sciences sociales*, 2/96, p. 381-407.
- LAHIRE, B., *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, Essais et Recherches, 1998.
- LAHIRE, B., *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Paris, Nathan, Essais et Recherches, 2002.
- LAHIRE, B., *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, Laboratoire des sciences sociales, 2004.
- LÉVI, G., *Le Pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 1989.
- MAUSS, M., «Rapports réels et pratiques de la psychologie et de la sociologie» (1924), in *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, Quadrige, 1991, p. 283-310.
- MUCCHIELLI, L., *La Découverte du social. Naissance de la sociologie en France*, Paris, La Découverte, 1998.
- WINKIN, Y., «Erving Goffman: portrait du sociologue en jeune homme» in GOFFMAN, E., *Les Moments et leurs hommes*, Paris, Seuil/Minuit, 1988, p. 13-92.